

LE PASSE-TEMPS

ET LE PARTERRE

RÉUNIS
JOURNAL PARAISSANT TOUS LES DIMANCHES
excepté pendant la fermeture des Théâtres

Littérature - Beaux-Arts - Musique - Biographies - Nouvelles

ABONNEMENTS

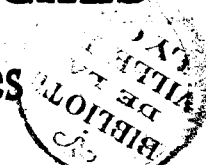
Six Mois..... 3 fr.
Un An..... 5 »

Rédaction et Administration : 14, rue Confort, LYON

Y. FOURNIER, Directeur

ANNONCES

Annonces..... la ligne 0.50
Réclames..... — 1 »



SOMMAIRE

Causerie : Variations printanières.....	Pierre BATAILLE.
Echos artistiques.....	X...
Nos Théâtres.....	X...
Lettre Parisienne : Statues symboliques.....	LA ROUVRAVE.
Souffrance (poésie).....	Fernand RIVET.
Libre Chronique : <i>Pauvres anglais</i>	FRANG-SILLON.
Villes de Province : <i>Romans</i>	Eugène DREVETON.
Le Bonheur de Flo (suite)....	Renée D'ULMÈS.

CAUSERIE

Variations Printanières

C'est aux poètes — ces grands entrepreneurs d'illusions — que nous devons l'invention du Printemps.

Invention ! le mot n'est pas trop fort, puisqu'il n'y a aucune connexité possible entre le printemps ensoleillé et radieux qu'ils font miroiter à nos yeux et la période pluvieuse et glacée que la nature s'obstine à nous servir sous la même étiquette.

Ayant, en même temps que le Printemps, inventé l'Amour — j'entends dans sa forme la plus noble et la plus élevée — les ciseleurs de rimes avaient besoin de le loger quelque part, en un lieu qui fût digne de le recevoir.

Pour la réalisation de ce programme ils imaginèrent un prétendu « retour des beaux jours » et fixèrent à la portion de l'année qui va du 21 mars au 21 juin, le moment solennel où la chanson d'amour devait revenir sur toutes les lèvres.

Cette mise en demeure est d'autant plus fâcheuse qu'à cette époque de l'année le soleil se tient constamment sous le signe du Bélier et que l'appendice cornu du mâle de la brebis est de nature à éveiller des idées plutôt désagréables dans l'esprit des amants.

Si, à de certains jours, à de certaines heures, nous sommes enclins à trouver les femmes plus aimantes et plus jolies, c'est donc uniquement aux poètes qu'il faut nous en prendre.

Qu'une demi-douzaine d'alexandrins radoteurs se mettent à chanter — un peu plus fort que d'habitude — dans notre pauvre cervelle et nous voilà partis pour le pays des rêves.

Ça n'est pas plus difficile que cela.

Malheureusement — de ce pays-là — on revient vite et il faut bien se faire à cette idée que le retour n'est jamais gai.

Depuis Horace et Tibulle jusqu'à Clovis Hugues et Armand Silvestre, c'est toujours la même chanson qui s'impose à notre ravissement :

Voici qu'avril revêt l'habit des renouveaux,
Ondulant comme un flot léger frangé d'écume,
Flotte sur les gazons le voile de la brume ;
De blanches visions emplissent nos cerveaux.
Voici qu'avril revêt l'habit des renouveaux.

Souris, œil du ruisseau ! Souris, bouche des roses !
Le printemps, dans son vol puissant et gracieux,
D'un seul coup de son aile a balayé des cieux
Comme un souffle maudit l'ombre des jours moroses.
Souris, œil du ruisseau ! Souris, bouches des roses !

Quelquefois la chanson est en prose mais — sous une forme ou sous une autre — c'est la même plaisanterie qui se poursuit :

« Ah ! le joyeux printemps, celui de tout le monde, celui qui resplendit au-dessus de nos têtes dans un ciel ensoleillé, éclate à la pointe des branches dans les bourgeons déjà entr'ouverts et verdissants, chante à la cime des arbres, dans les appels plus tendres des couples ailés,

brille dans les yeux plus vifs, dans le teint plus animé de la promeneuse, trottant de son pas menu et décidé ».

Eh ! bien — j'en suis fâché pour les prosateurs et pour les poètes — ce printemps-là n'existe plus : il est même fort probable qu'il n'a jamais existé.

Et voyez comme la mystification a fait du chemin : Suggestionnés par les poètes et convenablement abrités dans leurs ateliers surchauffés, les peintres se mirent à représenter « de chic » des matins et des soirs de printemps tellement admirables de transparence et de légèreté, qu'ils en donnèrent la nostalgie au commun des mortels.

Après les peintres, les musiciens.

Les enfants d'Apollon — grâce pour ce vocable démodé qui ne gagnerait rien à être remplacé par celui-ci : les Amants de la Muse! — s'entêtant à chanter le Printemps qu'ils avaient inventé, il était tout naturel que les musiciens leur vinsent en aide.

Ce n'est pas pour rien — je le suppose — que la Poésie et la Musique sont sœurs.

Aussi la « Saison des Amours » a-t-elle été vite enguirlandée des fantaisies musicales les plus gracieuses, uniformément consacrées à la séduction, à la lumière, à la joie du Printemps.

Pas un opéra-comique qui nous en fasse grâce, depuis la première rencontre de Werther et de Charlotte, jusqu'à William Meister lui demandant — à ce Printemps béni — de laisser tomber une goutte de rosée dans le cœur innocent de la douce Mignon.

Ce qui n'empêche pas l'Opéra-Comique — remarquez le bien — d'être un genre éminemment français et très justement subventionné.

Et la romance — celle des salons comme celle des rues — en a-t-elle fait

une consommation de louanges hyperboliques à l'adresse de cet affreux mois d'avril qui, au lieu de tisser paisiblement

..... une robe verte
A toutes les branches des bois,

commence en queue de poisson et nous donne — pendant trente jours — le spectacle d'une apothéose aquatique bien faite pour réjouir les marchands de parapluies?

Le joli mois de Mai — encore une réputation usurpée! — accepte sans difficulté aucune la succession du mois d'Avril : la pluie ! encore la pluie !

Le doux Floréal se traîne abattu...

Et c'est ainsi que d'année en année, nous attendons un Printemps qui ne vient pas, un Printemps fini avant d'avoir commencé.

— Hé! ma voisine, êtes-vous prête ?
Dit, effaré, le Bouton d'Or.
— Déjà? répond la Pâquerette
Tout en ourlant sa collerette,
Oh! pas encor.

Je sais bien que les fakirs de la tristesse prennent facilement leur parti d'un tel retard, mais les autres, ceux dont la mélancolie est le moindre défaut, les voyez-vous réduits à se manger les poings en attendant que juin ouvre ses bouches de soleil et leur permette enfin d'aller courir la campagne, loin des snobs et des politiciens.

Peut-être alors sera-t-il trop tard pour effeuiller les marguerites, ces pythoisses des champs dont les consultations rarement exactes — je le reconnais — ont, du moins, l'avantage d'être absolument gratuites. Mais qu'importe, s'il daigne encore nous sourire, ce bon soleil, irrespectueusement appelé « un ancien chef de rayons des Grands Magasins du Printemps! ».

Bah! prenons-en bravement notre parti et, puisqu'il faut aimer en ce bas monde — oh! oui, très bas — aimons en toute saison.

Cela soit dit sans offenser cette bonne Mme Cardinal qui, à sa jeune fille lui posant cette question :

— Maman, *aimer*, quel temps est-ce? répondait sévèrement :

— Ma fille, c'est du temps perdu !

Pierre BATAILLE.



Echos Artistiques

Nos anciens artistes : M. Scaremberg, un peu souffrant, a dû retarder de quelques jours ses débuts à l'Opéra. C'est M. Casset qui a chanté à sa place le rôle de *Lohengrin*, par lequel il devait débiter.

Dans la pièce de *Robert Macaire* que le Châtelet vient de reprendre, c'est M. Daragon qui interprète le rôle de Robert Macaire, illustré jadis par Frédéric-Lemaître et que Gil-Naza nous joua, en 1880, au Grand-Théâtre, avec notre pauvre Dailly, si amusant sous les haillons du famélique Bertrand.

On annonce la mort de Mme Sybil Sanderson, la célèbre cantatrice.

D'origine américaine, Mme Sybil Sanderson avait étudié le chant à Paris, avec les meilleurs maîtres. Choisie par Massenet comme principale interprète d'*Esclarmonde*, elle débuta dans cet ouvrage, en 1889 et y remporta un succès triomphal.

Elle reprit ensuite, sous la direction Carvalho, le rôle de *Manon* créé par Heilbronn et entra plus tard à l'Opéra pour créer *Thaïs*.

Son mariage avec M. Antonio Terry l'avait éloignée du théâtre. Devenue veuve, elle y revint et chantait encore, en mars dernier, *Phryné*, au Casino de Nice.

Vendredi soir avait lieu, à l'Opéra, la 1269^e de *Faust*; le chef-d'œuvre de Gounod, malgré sa longévité avancée, a fait encore la mignonne petite recette de 20.761 francs.

L'examen des recettes de l'Opéra, au mois d'avril, démontre que les plus grosses sont fournies par l'ancien répertoire. *Faust* et *Guillaume Tell* viennent en tête, tandis que le répertoire de Wagner ne donne que des résultats médiocres, *Tannhauser*, en particulier, a eu la plus faible recette du mois.

Le répertoire wagnérien est décidément en baisse.

On vient de voler à M. Gustave Charpentier ses bagages. L'auteur de *Louise* revenait de Budapest, se rendant à Vienne. Pendant qu'il dinait au wagon-restaurant, un voleur s'est emparé de ses valises et a pris la fuite. Les valises contenaient, outre du linge et des effets, des notes de musique et de voyage, ainsi que des lettres.

M. Charpentier, par la voie des journaux viennois, prie le voleur de lui rapporter seulement, à l'hôtel Bristol, à Vienne, les notes et les lettres. Il lui promet même une récompense et l'assurance de toute sa discrétion.

La chute d'un ange.

La représentation de la *Damnation de Faust*, au théâtre Sarah-Bernhardt, a été interrompue, à minuit, par un accident qui eût pu avoir de graves conséquences. C'était l'apothéose finale, les anges s'avançaient dans les airs au devant de Marguerite. Soudain, un fil cassa, et un ange, pardon! une figurante, tomba lourdement sur les planches.

On se porta à son secours : elle n'était que contusionnée. Le commissaire de police de service et le chef machiniste

examinèrent les deux morceaux du fil brisé et constatèrent qu'il portait les traces d'une scie. Quel est le criminel qui avait préparé la chute de l'ange?

Un potin.

Coquelin aîné se présenterait à l'Académie Française, pour remplacer M. Legouvé. Ce n'est qu'un bruit, et nous n'en croyons rien; mais si cela était, ne serait-ce pas essentiellement moderne? N'avons-nous pas vu la reine Victoria conférer la noblesse à Irving?

Et puis il y a un précédent... Le comédien Boutet, dit Monvel, le père de Mlle Mars, mourut membre de l'Institut, section des Beaux-Arts. Bien sûr, il ne fut pas élu comme comédien, mais comme auteur dramatique, à cause de ses comédies et des libretti dont Paër composa les partitions. Cependant, il était surtout comédien. Coquelin serait donc le premier qui entrerait à l'Académie Française, mais non le premier à l'Institut. L'Académie réparerait ainsi ses torts envers Molière et Talma qu'une absurde présomption lui avait fait dédaigner.



NOS THÉÂTRES

GRAND-THEATRE

Nous sommes heureux d'annoncer que MM Bourgeat et Briandau viennent de traiter avec la Ville pour la location du Grand-Théâtre, à l'effet d'y donner, dès le 30 mai courant, une série de représentations du *Tour du Monde en 80 jours*, le chef-d'œuvre de Jules Verne, mis à la scène par d'Ennery.

Cet intéressant spectacle vient à son heure et l'idée nous paraît particulièrement heureuse, surtout à l'époque des fêtes de Pentecôte. On annonce un déploiement formidable de mise en scène, une interprétation de tout premier ordre et un ballet merveilleux. Le matériel considérable pour cet ouvrage est attendu à Lyon les premiers jours de la semaine.

Le *Tour du Monde en 80 jours* n'a pas été représenté à Lyon depuis 1891, où il obtint sur cette même scène du Grand-Théâtre, un si brillant succès.

Monté cette année par les directeurs, MM. Bourgeat et Briandau, avec un soin tout particulier, nous ne doutons pas d'un succès égal, car ce spectacle est le plus intéressant, d'abord par la valeur de l'ouvrage lui-même, au point de vue littéraire et dramatique qui, joint à une interprétation de tout premier ordre, ainsi qu'aux splendeurs d'une mise en scène merveilleuse, en font véritablement le spectacle rêvé des familles.

THÉÂTRE DES CÉLESTINS

M. Armand Bour, directeur du Théâtre d'Art international a entrepris de faire connaître au public français les œuvres les plus marquantes du théâtre étranger.

Grâce à lui, nous ayons vu, en cette dernière semaine, se succéder sur la scène des Célestins des soirées extrêmement intéressantes avec *Jeunesse*, drame en trois actes de M. Max Halbe, traduit de l'allemand par Mme Myriam Harry ; *Don Pietro Caruso*, drame de Robert Bracco, traduit de l'italien, par M. Sansot Orland ; *La Chasse au Loup*, de Verga ; *Alleluia*, de M. Praga ; *Infidèle*, de Robert Bracco.

La représentation de ces différentes pièces a été une véritable révélation pour nombre de spectateurs trop enclins à croire que notre théâtre, à nous, Français, avait le monopole des chefs-d'œuvre dramatiques.

Il est juste de dire que la troupe de M. Bour présente un ensemble absolument remarquable avec Mmes Gina Barbieri, Berthe Leblanc ; MM. Louis Bourny et Bernard, pour nous en tenir à ces seuls noms et que M. Bour lui-même interprète en grand artiste les rôles de premier plan : Hans, de *Jeunesse* ; Fava, d'*Alleluia*, Gino Ricciardi, d'*Infidèle*.

On annonce, pour vendredi, l'*Ecole du Déshonneur*.

LA CRÈME SIMON est la meilleure des Crèmes



Lettre Parisienne

Statues Symboliques

Le Sénat avait son ange gardien, un beau messager du ciel aux belles ailes blanches, celui-là même qui enseigna à Tobie à guérir la cécité. Le Sénat s'en est débarrassé. Il a laïcisé ses couloirs. La laïcisation est un courant qui entraîne tout, même les anges, malgré leurs ailes qui, il est vrai, sont gênées par le marbre ou le bronze.

C'est le rapport même du sénateur, M. Deandreis, chargé de présenter le budget des Beaux-Arts à la discussion du budget général de 1903, qui nous révèle cette combinaison plaisante de la statuaire et de la politique dans le palais du Luxembourg où siègent curieusement comme autant de remparts individuels

— *civis murus erat* — soit contre la réaction, soit contre la révolution — ceux-ci de plus en plus clairsemés — les père conscrits de France.

C'est une série de saynètes assez amusantes.

Ainsi on trouvait, dans le couloir du palais qui mène à l'annexe de la bibliothèque, un saint Louis de Gonzague ! Parfaitement, un saint Louis de Gonzague en plâtre, devant lequel a souvent passé M. Combes, songeur déjà, un saint Louis de Gonzague *Societatis Jesu decus et ornamentum*. Mais ce congréganiste, ornement déplacé, a reçu une des premières applications de la loi, et pris le premier, comme il convenait à un ancêtre, le chemin de l'exil. On ne sait ce qu'il est depuis devenu.

Ailleurs, au pied de l'escalier qui mène à la salle Jeanne-Hachette, un marbre de Husson, représentant l'Ange gardien ramenant à Dieu un pécheur, jetait comme un défi du cléricisme à la barbe des sénateurs du « bloc » et effarait par son symbolisme, jusqu'à leurs électeurs, car la salle Jeanne-Hachette est publique. Mais, ne voulant pas être ramenés à Dieu, et estimant que le vrai commencement de la sagesse est la crainte de l'électeur, les pères de la patrie, de peur d'être pris pour des pères de l'Eglise, ont congédié leur ange gardien et rendu aux Beaux-Arts le beau messager qui avait l'outrecuidance de les vouloir guérir de leur aveuglement.

On le leur a remplacé par un autre, mais sans ailes, celui-là et laïque, — Bailly, ce digne homme un peu faible qui, maire de Paris, se laissa guillotiner, n'ayant pas voulu prendre les devants, pour avoir quelque peu, de concert avec Lafayette, fusillé le peuple sur le Champ-de-Mars.

Certes, la figure est civique et d'un bel exemple. La science astronomique de Bailly pourrait même ne pas être inutile à ceux de nos sénateurs qui cherchent leur étoile, mais Bailly est-il bien de la majorité ? Est-ce à gauche qu'il irait siéger si, de hasard, il s'amusait à jouer, dans son bronze, le rôle du Commandeur ? N'irait-il pas plutôt s'asseoir, rigide et muet, entre le centre et la droite ?

Bailly n'est guère, en vérité, à la mode politique du jour, aussi faut-il s'attendre à voir MM. les questeurs le remplacer prochainement par une autre figure tutélaire et symbolique plus en harmonie avec le sentiment régnant au Sénat et qui ne sera, d'ailleurs, peut-être pas celui de demain,

Quel mal, en somme, y aurait-il à ce qu'en pénétrant dans la salle Jeanne-

Hachette, l'électeur sénatorial pût se renseigner sur la politique en vogue par un simple coup d'œil sur la statue du jour en fonction symbolique ?

Ce serait un baromètre qui ne serait pas banal et qui remplacerait avantageusement la grenouille ou le capuchon du capucin, en permettant de suivre, sous un aspect artistique, les fluctuations et les déplacements de la majorité de la chambre haute. Le beau et le vrai s'y pourraient allier. Nos sénateurs y trouveraient, de plus, une occasion de repasser leur histoire, ce qui, même pour eux, vaut mieux que d'aller au café.

LA ROUVRAYE



SOUFFRANCE

La souffrance te guette, et je la vois rêver
Dans le surnaturel silence qui la vêt.
Amant dont le désir s'é moussé avant de naître,
Dès la prime aube, vois, elle ouvre sa fenêtre
Pour te jeter sa fleur tremblante de poison.
Ses yeux, pervers et doux, brillent sur sa maison
Et sa demeure d'ombre en est tout embellie,
Les cyprès de la mort, les roses de la vie
Se confondent, mêlant, au feuillage de deuil,
La robe harmonieuse et l'éphémère orgueil.
Symbole qui régit ta double destinée,
Fin et but ; eau d'amour dont la course obstinée,
Comme un miroir mobile au sanctuaire ancien,
Réflète d'autres visages que le tien,
Et, sans rien conserver de ta pâle paupière,
Verra des yeux pareils sourire à sa lumière !
Ces pleurs que tu versas pour son éternité
Sècheront comme sèche une eau claire en été ;
Et ne laisseront rien de leur source profonde,
Pas même un lit étroit comme laisse cette onde.
Et la maison déserte où tu passas tes jours
Gardera, au foyer de tes pauvres amours,
Peut-être un nom tracé qui parlera sans doute
D'amour, aux amoureux de la montante route.
Va, souffre sans te plaindre, et sans qu'on puisse voir
Le doigt d'ombre marcher sur le fatal miroir !
Cache soigneusement, pour qu'on n'en puisse rire,
La grimace du cœur sous le fard du sourire !
Abandonne au destin qui mendie un peu d'or
Ce qui demeure d'elle à l'heure de ta mort !
Offre-lui ta souffrance en holocauste, et prie
Qu'il mène à ton chevet quelque Vierge-Marie,
Afin de recueillir ce qui reste d'un cœur
Que n'a pu consumer son humaine douleur ;
Et retrouve, au désir de sa grâce, la grâce
D'être pur, simple et bon, comme Jésus qui passe ;
Et d'avoir, fatigué de se mouvoir en vain,
Une halte d'un jour sur l'éternel chemin.
Abandonne l'amour qui ne vaut pas qu'on l'aime
Pour devenir le fils de la souffrance même ;
Et que la lance en feu qui fouille un flanc profond
Fasse fleurir soudain les épines du front !
Marche sous les soufflets du monde et, lamentable,
Assieds-toi pour manger à la divine table,
Et donne à tous, avec tes mains d'éternité,
Le pain de la souffrance et de l'humanité !

Fernand Rivet.



LIBRE CHRONIQUE

Pauvres Anglais

Afin de récupérer les frais occasionnés par son récent voyage à Paris, Edouard VII — à peine rentré à Londres — a décidé de supprimer, dans sa basse-cour, un certain nombre d'emplois parasitaires, parmi lesquels il en est d'absolument cocasses, tels que la charge de *Master of the Hawks*, ou « Grand-Maître des Faucons ». Le duc de Saint-Albans, titulaire de cette charge, recevait, comme fauconnier, 25.000 francs par an. Inutile d'ajouter que, depuis cent ans, on n'a jamais chassé au faucon dans les forêts de la couronne britannique.

Peut-être notre Président Loubet pourrait-il procurer une nouvelle position sociale, en Algérie, à ce fonctionnaire dégomme, en le recommandant aux caïds africains ; qui le régaleront d'une chasse au faucon, lors de son excursion récente dans le sud-oranais, ce sport moyennâgeux étant devenu maintenant un véritable *fourbi* arabe.

**

Edouard VII a supprimé, en outre, la poste de « gardien du fort de Hilloborough » sous le prétexte fallacieux que ce fort est démoli depuis cent dix ans, ce qui n'empêchait pas le duc de Devonshire de palper, de ce chef, 60.000 fr. par an.

Si ce fort avait existé jadis en France, le titulaire de cette sinécure en garderait encore les vestiges — et son traitement — jusqu'à la fin de sa carrière... et on lui eût nommé un successeur.

Mais la fonction la plus singulière, parmi vingt autres de l'ancienne cour anglaise, était encore celle-ci : *The Queen's rat catcher*, « l'attrapeur des rats de la Reine » !

Chez nous, on l'eût tout bêtement confiée à un chat, et j'ai quelque peine à croire, qu'à Windsor, à Osborne et à Buckingham-Palace, le titulaire opérait lui-même,

Cependant, s'il en était ainsi, le spectacle de ce noble lord — fonctionnant à quatre pattes — devait assurément valoir ses émoluments. J'aime à supposer qu'on les lui payait sous forme de *mou* — de préférence à la *mi-août* — et qu'il s'abstenait de courir les gouttières.

**

Maintenant, je me demande avec inquiétude ce que vont devenir ces mal-

heureux seigneurs privés de leur gain-pain, puisque le plus déshérité d'entre eux n'a reçu — à titre d'indemnité de suppression de charge — que la bagatelle de 500.000 francs ?

Les voilà donc réduits à la misère, car les carrières ingrates qu'ils avaient embrassées offrent peu de débouchés ; et — même en se faisant incrirer dans plusieurs bureaux de placement — ils risquent de subir un long chômage.

Pauvres gens ! Ayez pitié d'eux, lecteurs généreux et lectrices charitables, et lorsque vous rencontrerez dans la rue quelque mendiant sordide et déguenillé, n'hésitez pas à le secourir de votre obole, en songeant que vous avez peut-être sous les yeux « le grand fauconnier » ou « l'attrapeur de rats » de la couronne britannique, auxquels S. M. Edouard VII — dans sa royale ingratitude pour les services rendus au trône — vient, hélas ! de fendre l'oreille... au risque de nous fendre le cœur.

FRANC SILLON.



VILLES DE PROVINCE (1)

ROMANS

Romans, terre chérie
Que la Liberté sainte appelle sa patrie.

Ces deux vers d'André Chénier, on les lit en sortant de la gare, sur le monument commémoratif de la réunion des Etats-Généraux du Dauphiné... Voici, tout de suite, la nouvelle ville, celle qui s'étale sur le plateau, la ville de l'industrie — des fabriques de chaussures. Mais ce n'est pas dans ces rues droites, récemment ouvertes, sans caractère, que flotte l'âme locale ; ce n'est pas non plus sur la vaste place d'armes, ni sur le boulevard aux plantations jeunes qui la prolonge. C'est autour de Jacquemart, sur les petites places et dans les rues étroites du vieux Romans.

Du haut de sa tour carrée — vestiges vénérables de la première enceinte fortifiée — depuis le XIV^e siècle, sous les travestissements les plus divers qui lui furent imposés par les vicissitudes politiques, Jacquemart égrène les heures. Sur le bronze de la vieille cloche, son marteau a chanté toutes les joies de la ville. Bien des fois aussi, par les nuits profondes, il a clamé l'appel lugubre des tocsins. Qu'il se taise un jour, c'est la voix de la Cité qui se tait. Traversant la place où le pavé verdit autour des poteaux de fer penchés par l'effort des chevaux qui tirent sur leurs chaînes, les jours de marché, le Romain lève son regard anxieux vers le bon Jacquemart. Pourquoi ne sonne-t-il pas ?...

Descendons la pente rude de la côte Jacquemart, entre les étalages des cordonniers et de la rue de l'Armillerie où gitaient autrefois serruriers et armuriers, saluons, au

(1) *La Province* (revue de décentralisation), 11, place de l'Hôtel-de-Ville, Le Havre.

passage, l'antique demeure de la rue du Mouton, dont le nom rappelle l'atelier monétaire, le marteau ou mouton qui frappait les belles pièces, rarissimes, presque introuvables aujourd'hui, et les hautes fenêtres cintrées de la maison de la rue du Fuseau, toutes les deux du XIII^e siècle et qui, déchues de leur grandeur, n'abritent plus aujourd'hui que la pauvreté de quelques ménages ouvriers...

Sur le quai, à l'entrée du large pont qui, par dessus les ondes rapides et ardoisées de l'Isère, relie Romans et Bourg-de-Péage, un merveilleux horizon se découvre : au premier plan, au bord de la rivière, la masse verdoyante des bois, puis, par delà des collines basses, la cime bleuâtre des montagnes du Royans — premières ramifications des Alpes. Mais Saint-Barnard, la vieille abbatale, construite au IX^e siècle, restaurée aux siècles suivants, attire aussitôt l'attention avec les moulures rongées de ses murailles grises, rougies à mi-hauteur par l'incendie des premiers cloîtres — galeries en bois — allumé par les Sarrazins ; avec son porche dont les statues mutilées évoquent les souvenirs tragiques des guerres de religion, et son clocher carré, encastré, malheureusement, dans les maisons qui masquent au nord le monument.

S'il est des villes mortes, dans les villes les plus vivantes il est des quartiers morts. La Presles en est un, la Presles, le quartier autrefois des tanneurs et des mégissiers. La mégisserie peu à peu a fermé ses ateliers et la tannerie a transporté dans la haute ville ses vastes usines, éclairées à l'électricité, bruisantes de la rumeur des courroies et du fracas des marteaux, ses usines qui contrastent étrangement avec les trous sombres et humides où s'enrichissent les anciens tanneurs romans... Voilà pourquoi, maintenant, c'est la solitude : long des ruisseaux où trempaient les peaux, le silence dans les maisons surmontées de leurs étendoirs vides d'où pendent des toiles épaisses d'araignées ; dans les rues tordues et mal pavées, où l'humidité et la tristesse — la tristesse prenante des choses mortes — suintent des murailles lépreuses. Pourtant, le soir, le rideau rouge d'une fenêtre s'éclaircit d'une lueur pâle : c'est l'unique lumière qui veille dans ce quartier qui, bientôt, tombera sans doute sous la pioche des démolisseurs...

D'une mélancolie non moins saisissante, le quartiers des couvents, à l'autre extrémité de la ville, avec ses hauts murs, ses fenêtres barrées à moitié, la grille, l'aristocratique façade du monastère de la Visitation et, en face, la porte ronde et basse du monastère des Clarisses. Le pas résonne bruyamment dans ces deux rues presque désertes, où la silhouette d'un prêtre ou d'une religieuse fait tout à coup rêver aux béguinages des Flandres, à quelque coin de Bruges-la-Morte. Gravissant la côte Sainte-Marie, malgré soi on songe à ces existences vouées au renoncement et à la prière qui s'écoulaient là depuis des siècles, derrière ces grands murs au pied desquels viennent expirer tous les bruits du monde.

Et pourtant, au haut de la côte, à deux pas, le Champ de Mars, en ce jour de foire, aligne sa double rangée de baraques — et la foule mi-rustique, mi-citadine, assourdie par les cris et les cuivres, va et vient à l'ombre grêle des platanes, s'écrase devant les musées, les tirs, les étalages de porcelaines et de bonbons, le tour de toile des lutteurs, l'en-

resort « visible pour les hommes seulement ». Au sortir de l'ombre fraîche et reposante de la côte Sainte-Marie, c'est vraiment une sensation singulière de tomber dans cette rumeur de foule en ballade, dans cette clarté aveuglante de soleil.

Fuyons les promeneurs et les forains, la poussière, les odeurs d'huile et de berlin-gots, les relents aigres des campagnards, fuyons aussi la galopade des chevaux qu'on essaie sur la place d'armes voisine, devant la file des charrettes, des tombereaux, les bras en l'air et, par les bosquets en pente, gagnons la place des Cordeliers où l'Hôtel de Ville dresse sa longue façade flanquée de deux pavillons. A l'ombre épaisse des platanes, des tilleuls et des marronniers géants, rassemblons nos impressions que, dans un moment, avec plus ou moins de bonheur, nous fixerons sur la page blanche.

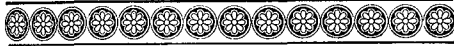
Eugène DREVETON.

Éternelle Jeunesse par les Produits de Mme Lutwig :

CRÈME LUTWIG pour le teint et les rides, 1 fr. 25 — **SÈVE ORIENTALE** pour les soins de la chevelure (arrête en 8 jours la chute et ramène les cheveux blancs à leur teinte naturelle), 2 fr. — **LOTION ORIENTALE** pour développer et raffermir les seins. — Consultations gratuites d'hygiène et de beauté.

— Rue de la République, 65 —

Hassard 1^{re} Marque DE LYON



LE BONHEUR de FLO

(SUITE)

Lorier s'éloigna. Pierre resta un instant immobile, encore étourdi du coup qu'il avait reçu. Fini, le rêve d'épouser Flo, cette délicieuse Flo, pour laquelle il avait senti une très vive attirance, presque de l'amour ! Car l'épouser avec trois mille francs de pension, c'était impossible ! Il souffrait bien assez tout seul de sa vie mesquine : que serait-ce à deux ? Jolie, et tendre, et passionnée, quelle adorable petite femme ! Bah ! on se fait une raison ! Il ne fallait pas laisser échapper la tante. Guère attractive, Mme Somange, comparée à Flo, mais une grosse fortune fait passer sur bien des imperfections. Lui plaisait-il ? Oh ! de cela, il était sûr ! Un sourire de fatuité effleura ses lèvres à la pensée des ceillades de Gilberte.

Pierre était prompt en affaires. Ce jour-là même il se rendit à l'hôtel de Somange.

Le valet de chambre le précéda dans un majestueux escalier bordé d'une rampe de fer forgé, lui fit traverser un vestibule meublé comme une salle de

Cluny et, ouvrant une petite porte, l'introduisit dans l'atelier de Mme Somange.

Il vit, étendue sur une chaise longue de forme Empire, vêtue d'un peignoir aux plis lâches, Gilberte qui fumait une cigarette.

Elle lui tendit la main.

— C'est gentil à vous d'être venu. Je m'ennuie tant toute seule !

Elle lui offrit un cigare qu'il fuma voluptueusement ; puis, sonnante, elle dit au valet de chambre :

— Apportez-moi du champagne, du kirsch, de la glace pilée, des fraises, du sucre en poudre et des oranges. — Et, répondant à la muette interrogation de Pierre : — Je vais vous fabriquer une de ces boissons !... vous allez voir ça !

Au bout d'un instant le valet de chambre revint, portant sur un plateau tous les ingrédients demandés.

Alors Gilberte s'activa, remuant, versant, suçant, avec une silencieuse gravité. Elle n'était pas gracieuse, trop maigre, trop grande dans ce peignoir qui la grandissait encore, semblait une draperie flottante, sans corps dessous. Et ses gestes avaient, dans leur vivacité fébrile, quelque chose de simiesque.

Paresseusement allongé dans un moelleux fauteuil, enveloppé des spirales du plus délicieux cigare qu'il eût jamais fumé, Pierre se sentait très optimiste. Il regardait les mains prestes aller et venir au-dessus des coupes. Les mains étaient osseuses, mais chargées de bagues ; il ne vit pas les mains, il ne vit que les bagues, et resta en extase.

— Goûtez-moi ça !

Elle lui tendit une coupe du mélange raffiné.

Il la vida d'un trait.

— Exquis ! dit-il avec enthousiasme.

Elle la remplit une seconde fois.

— Vous êtes Hébé ! dit-il.

Une troisième fois.

— Vous êtes un ange ! dit-il.

Il devint lyrique. Elle devint expansive ; s'étendant de nouveau sur la chaise longue, elle commença :

— J'ai une âme très complexe. Vous me croiriez, à me juger superficiellement, modern style, genre américain, mais au fond je suis sentimentale. Mon rêve, c'est le rêve — vieux, oh ! combien ! — de toutes les tendres : un cœur et une chaumière. J'ai une chaumière...

— Un palais ! corrigea-t-il.

— Un palais, si vous voulez, mais qui n'en est que plus triste puisque je n'ai pas de cœur.

Il dit avec une apparence de conviction :

— C'est qu'alors vous les repoussez ! Tous les cœurs devraient vous appartenir.

— Le vôtre aussi ?

Elle semblait plaisanter, mais sa voix, un peu tremblante, trahissait son anxiété.

— Le mien surtout.

Elle voulut parler, mais elle était réellement émue, si émue qu'elle fut un instant avant de pouvoir articuler ces mots :

— Vous m'aimez donc ?

Il regarda les riches étoffes, il regarda les meubles rares, il regarda les bouteilles de champagne, il regarda les cigares surfin, et il répondit, sans la regarder :

— Je vous aime.

— Pour toute la vie ?

— Pour toute la vie !

Elle fit une pause et, très grave :

— Vous m'épouseriez ?

Il se souvint du *Roman d'un jeune homme pauvre*.

— Jamais ! dit-il.

Son blême visage se convulsa. Elle parut prête à défaillir.

— Jamais ! pourquoi ?

Il récita, l'intonation très juste :

— Parce qu'un homme pauvre n'épouse pas une femme riche.

Elle s'approcha de lui, lui prit les mains, et dit avec passion :

— Si... quand cet homme aime cette femme et qu'il en est aimé. Pierre ne me laissez pas vous demander moi-même votre main. Parlez, vous !

Alors il dit :

— Gilberte, voulez-vous être ma femme ?

Elle se jeta dans ses bras.

**

Flo vit sans inquiétudes les attentions marquées de sa tante pour Pierre Sorel. Mme Somange avait paru encourager l'amour de la jeune fille : rien de surprenant à ce qu'elle accueillît bien son futur neveu. Ses longues conversations avec lui semblèrent à Flo le fait d'une mère prudente qui veut connaître celui à qui elle destine sa fille. Et, naïvement confiante, Flo respecta leurs fréquents tête à tête.

Une angoisse délicieuse fit battre son cœur quand, un jour, Gilberte lui dit, grave et mystérieuse :

— Pierre Sorel viendra cet après-midi, à trois heures, et j'aurai alors une grande nouvelle à t'annoncer.

Pas une seconde elle ne douta que Pierre ne vint la demander en mariage.

A partir de deux heures, le corps en dehors de la fenêtre, la tête penchée, elle le guetta.



CRÈME SIMON
POUDRE SAVON

† Sont adoptés par les Dames du monde entier pour adoucir, velouter, blanchir la peau du visage et des mains. †
Se méfier des contrefaçons et imitations

C^{IE} AMERICAINE DE CHAUSSURES
45, rue de la République, LYON
(en face les Magasins des Deux Passages)

ARTICLES DE LUXE DERNIER GENRE
DEUX PRIX SEULEMENT
7 fr. DAMES — 9 fr. HOMMES

A LA
GRANDE MAISON

Place de la République

ACTUELLEMENT

jusqu'à fin mars

SÉRIE EXCEPTIONNELLE

COMPLET 33 fr.
forme VESTON
HAUTE NOUVEAUTÉ

LESSIVE PHÉNIX

NE SE VEND QU'EN PAQUETS

de 1, 5, et 10 kilogr., 500 et 250 gr.
portant la signature J. PICOT

Tout produit en sac toile ou en vraie
c'est-à-dire non en paquets signés
J. PICOT, n'est pas de la

LESSIVE PHÉNIX

Elle se sentait très joyeuse, et un peu surexcitée. Toutes les dix minutes, le tramway que Pierre prenait d'ordinaire passait devant la maison... allait-il s'arrêter?

Il continuait son chemin, pressé, avec un souffle haletant; on entendait le son criard de la corne. Elle riait un peu de ces détails vulgaires qui, dans l'existence, se mêlent aux événements tristes ou délicieux pour en atténuer le désespoir ou l'ivresse. Puis de nouveau son cœur battait plus vite. Un autre tramway. S'il ne venait pas? Elle ressentit une immense déception; puis brusquement une joie folle la faisait se pencher davantage sur l'appui de la croisée, tout son être tendu vers lui, vers lui qui sautait du tramway, arrivait devant la porte, sonnait.

D'un instinct puéril et charmant de femme qui veut plaire à l'homme qu'elle aime, elle se regarda dans la glace; très-rose, les yeux brillants, comme irradiée de bonheur.

Un coup à la porte. Elle se retourna.

— Madame fait demander Mademoiselle au salon.

— Bien, j'y vais.

Et toute émue, toute joyeuse, sans attendre, elle entra dans le salon.

Il était debout contre la cheminée.

— Ma chère petite, dit madame Somange, j'ai une grande nouvelle à t'annoncer: j'épouse Pierre.

Une seconde, Flo eut la sensation du silence et de l'obscurité, comme un arrêt tragique de la vie. Puis du désespoir, de la révolte, de la fureur passèrent en elle. Elle eut envie de sangloter, de crier, de s'enfuir. Elle répondit de sa voix ordinaire:

— Je suis très heureuse pour vous, tante.

L'heure lui parut surhumaine et poignante. Dans ce joli salon, ces trois personnes, qu'on eût supposées joyeuses et unies, causaient gaîment. Elle entendait sa propre voix prononcer des phrases banales, et elle parlait beaucoup, avec le sentiment que le bruit mécanique de cette voix la reliait au monde factice et correct où rien de profond, rien de violent ne doit paraître. On faisait des projets, on arrangeait sa vie à elle, cette vie qui, dans l'instant même, lui semblait irrémédiablement finie.

Cela dura quelque temps, une demi-heure, une heure davantage. Flo souhaitait que cela durât encore, ne sentant rien en son effort à paraître ne rien sentir, mais elle devinait une atroce douleur pour après, et elle avait peur de cet après.

Pierre se leva et prit congé. Elle le regarda pour emplir ses yeux de l'image qu'elle avait aimée. Il souriait, montrant des dents très blanches entre des lèvres très rouges, et, dans ses yeux, aucune tendresse, aucune pitié, rien que la joie triomphante.

La porte se referma; elle ne le vit plus. Elle songea: « Ce n'est pas lui qui disparaît de ma vie, c'est une illusion qui avait son image ».

Elle voulut rentrer dans sa chambre. Quelqu'un l'arrêta au passage. C'était Gilberte, très exaltée, avec un insatiable besoin de causer de lui.

Toute la soirée elle en parla. Il était minuit quand Flo put enfin se retirer. « Enfin! pensa-t-elle, je vais pouvoir pleurer! »

Elle se jeta sur son lit, mais, suprêmement lasse de corps et d'esprit, elle s'anéantit dans le sommeil.

Le lendemain matin, Flo ouvrit les yeux avec l'impression confuse d'un grand malheur survenu dans sa vie. Elle se leva et fut étonnée de se sentir faible, étourdie comme après une maladie. Courageuse, elle roidit sa volonté, se dit: « Il ne faut pas que je pense, il faut que je m'occupe, il faut! »

Justement, ce jour-là, elle devait faire plusieurs courses et, aussitôt après le déjeuner, elle sortit avec la femme de chambre.

Elle traversa plusieurs rues, entra dans plusieurs magasins, choisit un grand nombre d'objets divers. Ses sens percevaient bien les allées et venues des passants, le bruit ininterrompu des voitures, mais en son âme il y avait toujours le même grand silence, le même vide pesant, cet arrêt dans le mouvement de sa vie qui s'était fait la veille. Ses yeux ne fixaient point les choses, sa pensée s'éparpillait, confuse, ses gestes étaient lents. Elle marchait à travers l'agitation des autres, très seule et comme stupéfiée.

Elle rentra, si lasse qu'elle n'eut point le courage de monter l'escalier, et se laissa tomber dans un fauteuil du salon, en cet état de prostration qui suit les grandes secousses morales.

La porte s'ouvrit, des pas résonnèrent. Quelqu'un s'approcha d'elle. Alors elle tressaillit, comme réveillée en sursaut, se retourna, et vit Henry Somange:

— Bonjour Flo, vous êtes toute seule?

Il s'arrêta, surpris, remarquant son visage décomposé.

— Qu'avez-vous?

(à suivre)

Renée d'ULMÈS

BIBLIOGRAPHIE

LE MONDE ILLUSTRÉ
13, quai Voltaire, Paris.

Sommaire du numéro 2407 du 17 mai 1903.
Les Capucins au tribunal correctionnel de la Seine. — *Salonique.* — L'Empereur d'Allemagne au Vatican. — *Congrès à Corte du Club Alpin* : La Ville de Corte. — Bonifacio. — Le Couvent de Corbara, exil du P. Didon. — Le Villa d'Ota. — Vizzavona et Eviza. — M. Schrader. — *Championnat d'épée.* — Le Prince de Bulgarie à l'Eglise de la rue Daru. — Les Fêtes de Jeanne d'Arc à Orléans. — *Visite aux Bernardines de Biarritz.* — Arts et Curiosités. — Monument de Sainte-Beuve. — Le Gouverneur général de Jérusalem. — Echecs, par M. D. Janowski.

Roman illustré : *La Proie pour l'Ombre*, par M. Gérard de Beaugerard.

Le numéro : 50 centimes.

LA VIE HEUREUSE

Des notes d'une très actuelle curiosité, sur une très jeune femme, fille, femme de très célèbres écrivains, auteur elle-même d'un roman composé à l'insu de tous les siens ; l'existence si gaie, si libre, mais si étrangement laborieuse dans les grands collèges américains ; l'esprit nouveau qui règne dans certains salons parisiens, et des plus recherchés ; le récit d'une fête d'art merveilleuse chez la comtesse René de Béarn ; un adieu aux quatre comédiennes de talent qui abandonnent le Théâtre-Français, tels sont, pour n'en citer que quelques-uns, les attraits du numéro du 15 mai de la *Vie Heureuse*, ce chef d'œuvre de grâce, d'élégance et d'informations.

Abonnements : Un an : France, 7 fr. ; Etranger, 7 fr. Le numéro, 50 centimes.

LA MODE ILLUSTRÉE

Journal de la famille

Paris, 56, rue Jacob

Publié sous la direction
de Mme Emmeline Raymond

Les 52 numéros que la *Mode Illustrée* publie chaque année contiennent 52 gravures coloriées sur la 1^{re} page, plus de 2,000 dessins de toutes sortes : dessins de mode, de tapisserie, de crochet, de broderie, et 24 feuilles de patron en grandeur naturelle de tous les objets constituant la toilette, depuis le linge jusqu'aux robes, manteaux vêtements d'enfants ; des chroniques, des recettes etc. Les romans illustrés peuvent être reliés à part

ABONNEMENTS. — Avec gravures coloriées, un an, 14 fr. ; 6 mois 7 fr. ; 3 mois, 3 fr. 50. — Avec planches coloriées : un an, 25 fr. ; 6 moi 13 fr. 50 ; 3 mois 7 fr.

LA REVUE STÉPHANOISE

Directeur : Léon MERLIN

26, route de St-Chamond, Saint-Étienne (Loire)

Abonnement. Un an : 6 fr. Départements 7 fr. ; Etranger : 9 fr. — Le n° : 50 centimes.

LE PETIT POÈTE

PARIS-NICE

Lire tous les quinze jours le *Petit Poète*, journal ouvert à tous les poètes. A Lyon : chez Heine, 4, rue Victor-Hugo.

Spectacles et Concerts**CONCERTS BELLECOUR**

Orchestre municipal du Grand-Théâtre, 70 musiciens, sous la direction de M. Rey.

CASINO-KURSAAL

79, rue de la République.

Tous les soirs, spectacle varié,

CONCERT DE L'HORLOGE

(Cours Lafayette).

Tous les soirs, 8 h. 1/2, spectacle varié.

CASINO DE CHARBONNIÈRES-LES-BAINS

Tous les jours, à 5 heures, concert dans le parc ; tous les soirs, à 9 heures, représentation théâtrale. Orchestre de 30 musiciens. Fêtes enfantines. Jardin d'acclimatation. Petits ânes pour promenades. Théâtre Guignol. Jeux divers.

**CASINO DU GRAND GERGLE MODERNE
DE CHARBONNIÈRES-LES-BAINS**

Ouverture, le jeudi, 21 mai.

BULLETIN FINANCIER

La séance a été des plus calmes comme cela arrive souvent à la veille d'un jour de fête ; aussi n'avons-nous que des différences insignifiantes à signaler d'une clôture à l'autre. La tendance reste encore hésitante.

Le 3 % après s'être élevé à 97,92 revient à 97,82 au lieu de 97,85 précédente clôture ; l'amortissable cote 98,10.

Très peu d'affaires sur les Sociétés de Crédit.

Le Crédit Foncier à 663, et le Crédit Lyonnais à 1.078 ont seuls été cotés à terme.

Parmi nos chemins : le Lyon revient à 1.041 ; le Midi à 1.162 ; le Nord à 1.825 ; l'Orléans à 1.488.

Le Suez a passé de 3.855 à 3.859.

L'Extérieure clôture à 88,90 ; l'Italien à 103,85 ; le Portugais à 32,25.

Le Turc D vaut 30,17 ; la Banque Ottomane, 597.

Au comptant, les obligations des Chemins de fer Economiques sont demandées à 435,75.

Les obligations 5 % des chemins de fer Victoria Mines maintiennent leur avance à 377,50 et 378.

Les actions Gaz et Constructions Mécaniques se traitent activement à 140 et 143.

Eaux Minérales Naturelles

Françaises et étrangères de toutes provenances
Maison fondée en 1827

E. MAUGUIN

5, place des Célestins, LYON

Concessionnaire de la Source Cachat,
d'Evian-les-Bains, en bonbonnes de 10 à 25 litres

LIVRES

Curieux, Secrets, Rares

Médecine, Hygiène

LIBRAIRIE, 21, rue Neuve

Eviter les Contrefaçons

**CHOCOLAT
MENIER**

Exiger le véritable Nom

UN MONSIEUR

offre gratuitement de faire connaître à tous ceux qui sont atteints d'une maladie de la peau : dartres, eczémas, boutons, démangeaisons, bronchites chroniques, maladies de la poitrine, de l'estomac et de la vessie, de rhumatismes, un moyen infailible de se guérir promptement ainsi qu'il l'a été radicalement lui-même après avoir souffert et essayé en vain tous les remèdes préconisés. Cet offre dont on appréciera le but humanitaire est la conséquence d'un vœu,

Ecrire par lettre ou par carte postale à M. VINCENT, place Victor-Hugo, à Grenoble, qui répondra gratis et franco par courrier et enverra les indications demandées.

**DEMANDEZ PARTOUT
LE THÉ DES MANDARINS****ÉPILEPSIE**

Guérison certaine par l'Anti-Epileptique de Liège de toutes les malades nerveuses et particulièrement de l'épilepsie réputée aujourd'hui incurable.

La brochure contenant le traitement et de nombreux certificats de guérison est envoyée franco à toute personne qui en fera la demande par lettre affranchie.

S'adresser à M. FANYAU, pharmacien, à LILLE (Nord).

Le propriétaire-gerant : V. FOURNIER

Imp. P. LEGENDRE & Cie, rue Bellecordière, 14, Lyon

CAOUTCHOUC

dans toutes ses Applications

T. GONTARD

18, Rue Victor-Hugo, LYON

TÉLÉPHONE : 72

Spécialités de VÊTEMENTS IMPERMÉABLES

LOTÉRIE

DE

l'Allaitement Maternel

Au Capital de UN MILLION DE FRANCS

Autorisée par Arrêté Ministériel du 19 décembre 1902

DEUX GROS LOTS :

100.000 fr. 10.000 fr.

Cent dix Lots de 100.000, 10.000, 1.000, 500, 100 fr.

Tous payables en argent

1 FRANC LE BILLET Tirage Irrévocable
30 Juillet 1903

En vente à L'AGENCE FOURNIER, 14, rue Confort. LYON

Par correspondance, joindre enveloppe portant adresse pour le retour affranchie à 0.15 c. pour quatre billets seulement. — Vente gros et détail. — Remise aux marchands

C^{IE} F^{SE} DU GRAMOPHONE

La plus Parfaite

La plus Puissante

La plus Economique

des Machines parlantes

Pas de nasillement, pureté absolue des sons

GRAND CHOIX DE MORCEAUX

Inusables et inéssables

Ne pas confondre ces Appareils avec les Phonographes ou Graphophones

DÉPOT GÉNÉRAL : 49, rue de Sèze, 49 — LYON

TÉLÉPHONE 26-25

Machine à Ecrire LAMBERT, ROLLAND, dépositaire, 49, r. de Sèze

EN VENTE dans tous les kiosques à journaux

0.10 c
Le numéro**LA REVUE BI-MENSUELLE**

DES TIRAGES FINANCIERS

2 fr.
Par an

Publiant tous les Tirages des Valeurs à lots et reproduisant périodiquement la liste des lots non réclamés

Tailleur Smart

12, Rue Grenette, à l'Entresol

COMPLETS DEPUIS 29 FR. PAIEMENT 5 FR. PAR MOIS

Coupe au centimètre. Façon irréprochable

Ne pas confondre avec certaine maisons de crédit qui ne livrent que la confection. Ouvert dimanche jusqu'à midi

BELLE JARDINIÈRE

PARIS -- 2, rue du Pont-Neuf -- PARIS

La plus grande Maison de Vêtements du Monde entier

TOUT

CE QUI CONCERNE LA TOILETTE DE L'HOMME ET DE L'ENFANT

Confections pour Dames et Fillettes

SUCCURSALE DE LYON

62, rue de la République, 62

BOSC

Costumier des Théâtres municipaux

LOCATION de COSTUMES

pour Bals Masqués

et Habits

MATÉRIEL SPÉCIAL POUR CAVALCADES

1, rue du Théâtre, 1

derrière le Gd-Théâtre

Anc. M^{re} VIENNET, Fondée en 1857**PIANOS**
9, Place Jacobins, 9
LYON
Ch. MORETTON & C^o
Envoi franco Catalogue Illustré**LE WAGON**

INDICATEUR DES CHEMINS DE FER DE

30 c. PARIS à LYON et à la MÉDITERRANÉE 30 c.

ET INDICATEUR OFFICIEL DES

Compagnies de l'Est de Lyon et de l'Ouest Lyonnais

SÉRVICE D'HIVER

En vente à l'Agence FOURNIER, 14, rue Confort, LYON

et dans ses Succursales, Librairies, Bureaux de tabac et Gares

ENFANTS TUBERCULEUX (Omerson, St-Pol-s.-Mer)

LOTÉRIE

Autorisée par Arrêté Ministériel du 20 novembre 1901

TROIS GROS LOTS

50.000 fr. 250.000 fr. 20.000 fr.

2 Lots de 5.000 fr. 10.000 fr. | 20 Lots de 500 fr. 10.000 fr.

10 — 1.000 fr. 10.000 fr. | 500 — 100 fr. 50.000 fr.

535 Lots : **400.000 fr.** — Tous les lots sont payables en argent

Tirage : 10 Juillet 1903 — LE BILLET : UN FRANC

Les Billets de la Loterie, tirage 10 juillet 1902, NE PARTICIPENT PAS au tirage du 10 juillet 1903

La Date du Tirage est portée au verso du Billet